

— Que fait-il donc ? se demanda Jarrelonge qui, malgré l'obscurité, voyait Paul s'avancer vers lui.

L'étudiant marchait toujours. Jarrelonge grinçait des dents.

Le jeune homme se trouva bientôt de l'autre côté de l'embuscade. Le libéré comprit alors qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire.

Il se dressa, bondit comme un jaguar et en deux élan fut près de Paul qui, malgré les sifflements de la tourmente, entendit des pas et se retourna, mais sans avoir le temps de finir le mouvement commencé. Un coup terrible l'atteignant à la tête l'abattit sur ses deux genoux ; cependant il ne perdit point connaissance et, poussant un cri sourd, il essaya de se relever.

Dans les ténèbres Jarrelonge n'avait pas visé juste... Le coup avait glissé sur le chapeau de feutre de Paul. L'assassin jeta son bâton et tira son couteau-poignard.

L'étudiant, quoique presque assommé et par conséquent fort étourdi, appelait au secours de toutes ses forces et mettait la main dans sa poche.

Jarrelonge, le couteau levé, s'avança vers lui. Paul vit la lame d'acier briller dans la nuit, et machinalement il leva le bras où se trouvait attaché le sac. Le couteau retomba, mais en n'éventrant que le sac qui faisait bouclier.

De la main gauche Jarrelonge le saisit, et leva de nouveau son arme sur la poitrine du jeune homme...

Il n'eut pas le temps de frapper. Un coup de feu retentit soudain.

Jarrelonge fit un bond en arrière, sans lâcher le sac dont la chaînette entraînait dans les chairs de Paul.

Un second éclair raya les ténèbres ; une seconde détonation éveilla les échos. Cette fois le bandit lâcha le sac, mais sans laisser retomber son couteau.

L'étudiant avait serré deux fois à l'aveuglette la détente de son revolver. La seconde balle s'était logée dans la main du bandit qui ressentait une douleur atroce.

Paul, épuisé s'abattit sur la neige et perdit connaissance.

Jarrelonge, oubliant sa souffrance, allait achever l'étudiant lorsque des pas retentirent dans le lointain. En même temps on entendit des voix crier :

— Défendez-vous !...Voici du secours...

— Tonnerre ! balbutia le misérable. Il n'est que temps de jouer les jambes !

Puis, laissant sa victime sans connaissance, il s'élança sur le talus de la chaussée et se perdit dans les ténèbres insondables des terrains vagues.

De deux côtés les pas se rapprochaient du théâtre de la lutte dont nous connaissons le résultat. Des agents de police, arrivant de directions différentes, se rejoignirent près du corps de Paul. Ce corps inanimé semblait un cadavre.

— C'est un malheureux que l'on a assassiné...dit l'un des policiers en se baissant. Voyez, il y a du noir sur la neige... c'est du sang...

— Camarades, vite un brancard...ordonna le brigadier. Vous en trouverez au Jardin Zoologique...Apportez des torches et demandez du renfort...

Deux hommes partirent au pas de course. Deux autres, agenouillés près du corps, soulevaient la tête.

— C'est de la bouche que le sang coule fit le brigadier.

— Oui, répondit un agent qui venait d'appuyer sa main sur la poitrine du jeune homme...Il n'est pas mort...Le cœur bat...

— Soutiens-le sur tes genoux, le pauvre diable..Encore un tour des gredins du «Rendez-vous de la marine ! »

Le Brigadier ajouta, en voyant le revolver que Paul serrait dans sa main crispée :

— C'est lui qui a tiré...Si au moins il avait flanqué deux bonnes balles dans le ventre des assassins...Eufin nous verrons ça quand nous aurons de la lumière...

En ce moment des lucurs tremblantes apparurent à l'angle de la rue. Les agents, munis de torches, revenaient avec un brancard. Une dizaine de curieux les suivaient. Ils furent bientôt près de Paul dont on éclaira le visage souillé de sang et d'une pâleur effrayante.

— Tiens ! s'écria l'un des curieux, il est tout jeune...

— C'est un étranger...

— On a voulu lui voler son sac.

— Mais, tout de même, il ne l'a pas lâché, tu sais monsieur, pour une fois, son sac...

Ces phrases et bien d'autres s'échangeaient autour du corps.

— Allons, silence !! commanda le brigadier. Ce malheureux sur le brancard, vivement, et au poste de l'Hôtel-de-Ville.

L'ordre donné fut à l'instant même accompli et le brancard s'éloigna. Le brigadier était resté sur le lieu du crime avec deux agents.

A la lueur des torches il inspectait la chaussée et les bas côtés.

On trouva le bâton jeté par Jarrelonge.

— C'est avec ça qu'on l'a assommé...fit le brigadier.

Les recherches continuèrent. Soudain un des agents, s'étant écarté de quelque pas, poussa une exclamation de surprise.

— Un autre...là...là !... dit-il ensuite.

Et il désignait sur le talus le corps d'un homme étendu la face dans la neige, et tenant de sa main raidie un bâton nouveau semblable au premier.

L'agent poursuivit :

— C'est un des scélérats, bien sûr...et le jeune homme l'aura tué...se défendant...

On retourna le corps de l'ex-homme d'équipe, et on approcha une torche de son visage.

— Mais je le connais, celui-là ! s'écria l'un des agents.

— Qui est-ce ? demanda le brigadier.

— C'est Oscar Loos, un employé des chemins de fer français, chassé sans doute et revenu à Anvers depuis une dizaine de jours...Un mauvais sujet...Un habitué du « Rendez-vous de la marine »...

— Il devait finir comme ça !...Où est-il blessé ?

— Je n'en sais rien...Il est mort et déjà raide, mais je ne vois de sang nulle part...

— On vérifiera en temps utile...Procurez-vous vite un brancard et apportez le corps au poste...Moi, je rejoins mes camarades.

Et le brigadier prit sa course dans la direction qu'avaient suivie les porteurs de Paul Lanthier.

L'agent ne se trompait pas ; Oscar Loos était bien mort, non point frappé par une balle, mais foudroyé par une congestion cérébrale au moment où, ivre d'alcool, il attendait, couché dans la neige, le jeune Français pour l'assassiner.

La justice de Dieu avait devancé celle des hommes. Le brancard arriva et le cadavre du misérable fut porté, comme le corps de Paul, au poste de l'Hôtel-de-Ville.

Rejoignons Jarrelonge. Nous avons laissé le bandit s'en-